

# Revue des pompes

Autor(en): **Gaillard, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 21

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223269>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tsémin jo l'est défecilo dé martsí, l'est quemet stasse dâo paradí.

— Et po sé gará dâi réoplans ?

— La Municipalité n'a pas onco trovâ lo moían dé marquâ lé barre dein lé niolles.

— Mâ, vu avâi bin dâo mau po passâ dinse su la barra blliantse ? Tonnerre !

— Vegn' avoué mè, vo dio ! No vollicien arrevâ ti lé dou, vo z'allâ vére !

Et lo monsu preind la man à la Djanette et marte lo premi' avoué lo panâ. La pourra fenna fasâi rîde atteinchon dè betâ lé dou pí su la barra l'on aprî l'autro. Lè dzeins l'avant biau recaffâ ein guegneint cein. La Djanette n'a volliu rein oûre et l'est arrevâ pé Pinpinet totta conteinta.

— Cliâo poison dé tenomobiles l'arant bin volliu no z'épéclliâ, et quand lo diâbllio l'a vu que poâve pa arrevâ dinse à no z'étertí, vò z'ein oû quemet l'a rizú dzauno !

Et la Djanette l'a contâ tot cein âi dzeins dé Picolon, ein l'âo descint de martsí bin adret sù la barra blliantse, pé Lozena.

*Suzette à Djan-Samüet.*

**Boutade.** — Au cours d'instruction religieuse, l'ecclésiastique insiste sur la prière du matin. Pour se rendre compte si les enfants ont bien compris, il demande à l'un d'eux :

— Que fais-tu le matin à ton réveil ?

— Rien ! répond l'enfant. Chez nous, on le remonte tous les soirs.

### PROVENÇAL ET VAUDOIS.

UN jour — il y a longtemps de ça — la maison Hachette eut l'idée de publier une édition illustrée de « Mireille », de Frédéric Mistral, le célèbre poète provençal.

Mais Mistral était défiant, et avec raison ; on avait peine à obtenir son consentement. Un artiste français — il est mort depuis — avait proposé ses dessins au poète ; une autre personne mit sous les yeux de ce dernier quelques dessins du peintre vaudois Eugène Burnand, tout jeune alors.

Mistral consentirait-il enfin à l'illustration de son œuvre ? Si oui, lequel choisirait-il des deux artistes qui lui étaient proposés ? Mistral cèda et choisit Burnand.

Une entrevue du poète et du peintre était nécessaire. Burnand se rendit à Maillane accompagné de son père, le colonel bien connu. Or, un beau jour, au hasard d'une causerie familière, Burnand conta son petit voyage de Maillane à Philippe Godet. Celui-ci ne l'oublia pas et, quelque temps après, il en fit le sujet d'une de ses intéressantes chroniques. Rappelons-la, en réduisant le récit à la taille du *Conteur* :

« Quelle journée ! me dit Burnand. Nous descendîmes à la station de Graveson. Maillane est à quelques kilomètres de là, dans les cyprès, au bout d'une superbe route, large et poussiéreuse.

« A une croisée de chemin, nous rencontrons Mistral. — Comme l'imagination nous trompe ! Je m'attendais à voir *Homère* ; je rêvais une barbe vénérablement grise, un regard fatigué par la contemplation ; je me figurais un vieux poète campagnard, cheminant pensif le long des chemins ! Quel ne fut pas mon étonnement en me trouvant en face d'un superbe gaillard, de haute taille, à la tête plantée crânement sur de larges épaules et surmontée d'un chapeau à la « Rubens » !

Ce n'est pas mon poète ! c'est un officier de cavalerie ! Mais non : il y a autre chose dans ce doux regard ; cet homme ne commande pas ; il vous fascine et vous enveloppe ; sa voix caressante n'est pas faite pour parler à un escadron qui charge au galop. Et pourtant, est-ce là le poète ? Cet air de prospérité, d'aisance et de force déconcerte. Le poète doit, semble-t-il, porter quelque trace de souffrance : il a lutté, il a veillé, il a pleuré... Celui-ci n'est-il pas l'image même du bonheur ? Tout en lui respire le calme, la sérénité joyeuse.

Le génie de Mistral, comme celui de Rubens, qui le rappelle dans toute son allure, est plein d'aisance, il jaillit naturellement et sans effort, il déborde. Mistral a été, comme malgré lui, la voix de cette admirable et prospère nature provençale.

Il la chante parce que tout le convie à la chanter ; il en respire à toute heure les parfums envoiés, son œil en absorbe les lumineuses harmonies, et de ces impressions puissantes et pénétrantes naît le poème libre, joyeux, vigoureux et sain, comme le poète lui-même.

La connaissance faite, Mistral et Burnand entamèrent aussitôt le chapitre de « Mireille ». Passe un paysan, un beau vieillard aux favoris courts et grisonnants, à la face puissante et fine, type différant moins qu'on ne pourrait le croire de celui des gros propriétaires du canton de Vaud :

« — Mais, voici maître *Ramon* ! s'exclame Burnand.

En effet, s'était bien là le père de « Mireille », le propriétaire du « Mas des Micocoules », tel que le peintre l'avait entrevu au travers de ses souvenirs du Midi.

« — Tiens, c'est vrai, s'écria Mistral ; je n'y avais jamais pensé ! jamais il ne m'était venu à l'idée de mettre une physionomie réelle à mes personnages.

Je restais ébahi, racontait Burnand. Comment ! la vision du poète était donc tout inconsciente ; rien de graphique, rien de *vu*, dans cet enfantement de types aussi vivants !

A Maillane, quelle réception, quelles bonnes causeries !

Mistral habite, avec sa jeune femme, une maison neuve et moderne style, au bout du village. Mais il s'y sent si peu à l'aise, qu'il n'y prend même pas ses repas : à l'heure du dîner, il traverse une cour et va s'installer modestement dans sa vieille habitation, celle que Daudet a décrite dans les lettres de « Mon Moulin ». Et là, en plein monde de souvenirs, il parle de son père : « Hélas ! hélas ! » (comme dans « Mireille »), et une larme vient mouiller ses yeux.

Il parle de Daudet, son ami, de Lamartine, à qui fut jadis dédié « Mireille », de Zola, et de mille choses et de mille gens.

L'après-midi, voilà Mistral et Burnand qui entrent en chasse à la recherche d'une Mireille, d'un Vincent, d'un Mas. Partout, le poète et ses compagnons sont accueillis avec empressement. Mistral présente Monsieur Burnand père comme « un des colonels de l'armée suisse, qui a reçu l'armée de Bourbaki ». Il n'en faut pas plus pour que les cœurs s'ouvrent. Et puis, les imaginations s'échauffent et les yeux s'écarquillent, lorsqu'on apprend que le fils — l'artiste — va faire un livre qui coûtera plus de 50.000 francs.

Chacun s'empresse : tel paysan attelle ses mules pour servir de modèle au peintre ; tel autre organise un simulacre de foulaison — avec de la paille déjà battue — et met sur pied tout ses hommes et tous ses chevaux. Et là, au grand soleil, tout ce monde s'agit et les fourches sautent en l'air et les chevaux s'essoufflent, pour un croquis !...

Un épisode charmant, c'est la visite à la filature de Maillane, où cinquante jeunes filles sont sous les armes, jolies et pimpantes, attendant, espérant le choix de l'artiste. Celui-ci entend chuchoter : « C'est moi qui serai Mireille ! » Burnand passe. Non, ce n'est pas Mireille. Il se borne à faire poser quelques figurantes pour la scène du répouillement des cocons, et bientôt, il allume les haïnes et les rancunes en faisant pour le type de l'héroïne, un choix qui bouleverse toutes les prévisions. Et ainsi de suite. Partout, nouveaux épisodes comiques ou pittoresques : la course en Camargue, les conversations sans fin avec les gardiens de taureaux sauvages, les pèlerinages à la Sainte-Baume, au-dessus de Toulon, l'entrée dans ce sanctuaire du silence et de la discrète lumière, où vit un ermite solitaire, ancien journaliste parisien !...

Mais j'en ai dit assez, termine Philippe Godet, pour que mes lecteurs comprennent à quel point l'artiste vaudois a vécu son œuvre, et comment il a, pour ainsi dire, refait le poème en collaboration avec Mistral.

C'est ce qu'exprimait vivement Daudet, quand nous eûmes l'honneur, Burnand et moi, de passer une matinée chez lui. Il poussait des cris de joie, en feuilletant les épreuves de ces compositions si

vécues : « Enfin, voilà la Provence, la vraie Provence !... M. Burnand, laissez-moi votre portefeuille ! le faut que je fasse voir ça à ma femme ! »

« Daudet fut si ravi du talent consciencieux et pénétrant de Burnand, qu'il y fit plus tard appel pour l'illustration de ses contes. »

**Michel et Nérine**, légende alpestre en trois actes, par Louise Chatelan-Roulet. — Une plaquette in-16°. — Editions Spès, Lausanne.

La plus jolie de nos légendes alpestres du pays romand, celle de l'armailli Michel et de la fée Nérine, vient d'inspirer à Mme Chatelan-Roulet le gracieux livret d'une pièce en trois actes à jouer dans un décor montagnard qui sera, si l'on veut, celui des Rochers de Naye, celui des tours d'Al ou tel vanil que l'on préférera. La fée Nérine est une enjoueuse qui veut enlever un beau berger à sa bergère. Mais ce berger a du caractère : « Chez moi je suis mon maître, je fais ce que je veux », dit à la séductrice. « Esclave tu dois être, si j'exauce tes vœux ». Dans des versions différentes de cette même légende, Alfred Cérésolle et M. M.-A. Bovet ont accordé la victoire à la fée aux yeux noirs et Michel a quitté le plancher des vaches pour le palais aérien de Nérine. Dans le poème de Mme Chatelan-Roulet, Salomé l'emporte sur la fée toute puissante et tout le peuple de l'Alpe célèbre la joie des amants dans une joyeuse Mi-Été. — Cette brève analyse ne peut donner qu'une idée imparfaite du charme de cette pièce poétique, d'un goût de terroir savoureux que nous aimons tous. Elle ménage certainement le plus vif succès aux sociétés chorales qui voudront la représenter avec la musique de M. C. Hermerling.

### REVUE DES POMPES.



LY a, au village, des événements qui, au printemps, apparaissent aussi régulièrement que les hirondelles, la piéride du chou ou les mines renfrognées de saint Pancrace et consorts : c'est l'exercice des pompiers et l'ouverture des stands de tir.

En entendant, l'un de ces derniers dimanches, à mon petit lever, une voix claironnante lancer dans la cour du Collège : « Compagnie, garde-à-vous ! — Compagnie, repos ! » j'ai mis le nez à la fenêtre pour suivre comme d'une première loge les péripéties de cette mise sur pied et les prouesses de ces « chevaliers du feu ». Devant les perfectionnements du matériel, la précision des manœuvres et l'habileté des exécutants, je me suis remémoré une « revue des pompes » de la fin du siècle dernier, à l'époque où j'étais gosse.

Cette revue était une fête pour les pompiers, une fête pour les gosses, une fête pour la population. Elle avait lieu invariablement le jour de l'Ascension et débutait dès que la digestion du dîner était en bonne voie. Il n'y avait ainsi pas de demi-journée perdue et, le plus souvent, le ciel jouait sa partie dans l'extinction de l'incendie supposé en ouvrant quelques-unes de ses écluses. On y allait à la bonne franquette ; on ne précipitait rien pour ne rien gâcher, ni personne, pour garder la mesure et une certaine maîtrise, ou plutôt pour garder la dignité du maintien et de l'allure. Pensez donc : le capitaine opérait sous les yeux dominateurs de sa femme, madame la conseillère, le sergent sous les regards émus de sa fiancée, et le lance-jet, le « lancier », sous la convergence d'une centaine de prunelles admiratives, comme si la hauteur et la puissance du jet dépendait de son savoir-faire. Et c'était l'unique occasion de poser en face d'un public bien disposé et impressionnable à souhait.

Point d'hydrants ni d'eau sous pression, point de pompe automobile, point d'échelle qu'on allonge à volonté. Les incendies sont si rares que le pauvre matériel, vieilli, usé, rouillé, est encore à la hauteur des besoins.

Un coup de cornet, et les hommes s'assemblent, s'alignent en un mélange amusant de types divers d'âge, de taille, de prestance, depuis la jeune recrue au vieux briscard frisant la cinquantaine et par conséquent la retraite ; le maigre et l'efflanqué s'enflent auprès du pléthorique et du rond-delet, le conscrit coudoie en se redressant la carure massive du maréchal ou lorgne les longues moustaches du sellier. Tous sont fiers de porter le casque aux reflets cuivrés, poli pour la circonstance, et d'être sanglés dans une blouse grise au col liséré de pourpre ; mais les plus radieux sont ceux qui n'ont pas l'honneur de coiffer le képi ou

la bourguignotte, et sont classés par la voix populaire dans la compagnie du receveur.

Un commandement bref : chacun gagne son poste et s'attelle à sa besogne avec le désir de s'y distinguer ou tout au moins de ne pas y être inférieur. Une douzaine prennent d'assaut la pompe, la mettent en « batterie » près du ruisseau qui longe la route et le village pour rendre le plus de services qu'il peut ; vingt-quatre mains saisissent les extrémités du balancier, rran, rran, avec une flexion et une grande extension du corps, elles battent une mesure métromonique d'un effet imposant. Quelques résonnances à vide, quelques grincements avant que l'eau pénètre dans le corps de pompe et soit refoulée vers le front d'attaque, face à l'église. (Une chaude alerte ayant eu lieu la veille de Noël par suite d'une défectuosité du système de chauffage, on veut simuler la défense de l'édifice). Les tuyaux déployés en long serpent tortueux, se gonflent et pleurent en ruisselets. Le lancier se met en garde ; il attend, bien campé, l'assaut liquide, vise un coin du toit : hélas ! ce n'est pas un jet continu, c'est une série d'éjaculations avec pétarade appropriée, et chute finale dans un sursaut d'impuissance. C'est pourtant l'Ascension, aujourd'hui !

Arrêt de la manœuvre, examen des œuvres vivées de la pompe, vérification des soupapes, des raccords, et nouvelle mise en action. Les servants redoublent de zèle après s'être craché dans les mains ; le lancier s'est approché du but et brandit sa lance comme pour une parade. Le jet s'amorce au moyen de quelques claquements humides ; il s'élanche par bonds ascensionnels et, ô bonheur ! il effleure le bord du toit. Les spectateurs respirent, les acteurs espèrent. Les gosses courent de ci de là au risque d'être douchés, ce qui mettrait le comble à leur bonheur.

Le flux diminue d'intensité. Nouvel arrêt, nouvelle auscultation, plus approfondie, par le plus compétent des mécaniciens improvisés, discussion autour du corps du patient atteint d'asthme intermittent et de faiblesses passagères, et, hardi ! pour une ultime tentative.

La balançoire, pardon, le balancier entre en danse, la pompe aspire et expire d'un souffle égal et puissant, et cette fois le lancier doit se cramponner au sol pour résister à la gerbe liquide qui jaillit impétueusement, gagne de la hauteur à chaque coup de piston, franchit le faite du toit, à 15 m. de hauteur, et va, ô merveille ! dans un suprême élan, baptiser les cloches dans leur cage ajourée, aux applaudissements de la galerie. Le bâtiment tout entier est copieusement arrosé, le clocher est mitraillé par les dernières fusées.

Un essai de jet en longueur pour balayer la poussière de la route, éloigner les spectateurs, et l'exercice est terminé. Preuve est faite qu'un incendie trouvera la défense prête.

— Rassemblement ! Compagnie... garde-à-vous !... Repos !  
A. Gaillard.

Madame est jalouse. — Monsieur s'appête à sortir après dîner : il va, dit-il travailler, à son bureau. Madame lui foure subrepticement un podomètre dans la poche de son paletot.

Au retour, madame consulte l'incorruptible instrument qui marque sept kilomètres !... Monsieur a joué toute la journée au billard.



**SOUVENIRS DES CAMPAGNES DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL 13**

Les Russes, pendant tout le temps que nous fûmes aux avant-postes devant Polotsk, usèrent de toutes sortes de ruse pour enlever nos compagnies ou nos bataillons. C'est ainsi que, le jour de la bataille du 18, ils firent avancer un très beau régiment de cavalerie, imitant les fanfares françaises, lequel pénétra, sans coup férir, au milieu des derniers bataillons de notre brigade, en-

vant des compagnies de Croates, qui n'avaient pas encore compris cette nouvelle manière de faire la guerre. Quand ce régiment s'approcha de nous, il portait le costume des lanciers bavarois.

Plusieurs de nos officiers ne se doutaient de rien, lorsque je reconnus le piège qui nous était tendu. Je m'écriai, en m'adressant à notre lieutenant-colonel : « Ce sont des Russes. » Nous nous apprêtâmes à les recevoir ; mais ils n'attendirent pas notre dernière démonstration, et ils tournèrent bride.

La bataille de Polotsk coûta cher à notre régiment. Après avoir quitté cette ville, je fis l'appel le lendemain. Un vide effrayant s'était fait dans nos rangs : trente-sept officiers n'y répondirent pas ; ils étaient tous blessés ou tués. Environ six cents sous-officiers et soldats, restés sur le champ de bataille, témoignaient assez des pertes cruelles que nous venions de subir.

Polotsk fut brûlée. Nous eûmes le temps d'emporter nos munitions, des vivres en abondance, et surtout d'emmener un parc de bœufs magnifiques. Le général russe traversa la Dwina et escarmoucha continuellement avec notre arrière-garde. Il nous restait près de 16.000 hommes, qui ne suffisaient que difficilement pour tenir tête aux corps de Steingel et de Wittgenstein. Il est vrai que les Russes avaient aussi perdu beaucoup de monde à la bataille de Polotsk, et que notre artillerie et nos baïonnettes avaient sensiblement éclairci leurs meilleures troupes, de manière que notre retraite s'opérait en bon ordre.

Le général Merle mit à l'ordre du jour notre conduite devant Polotsk, et nous accusa seulement d'avoir eu un peu trop de bravoure et d'entraînement.

L'historien Thiers parle de nous en termes moins flatteurs, et il nous accuse (ce sont ses propres paroles) d'avoir péché par trop d'ardeur. *Péché par trop d'ardeur !* le mot est joli, M. Thiers ! Vous oubliez donc qu'il fallait empêcher que les débris de la grande armée ne trouvassent un tombeau dans la Bérésina ; vous oubliez donc que, à part le régiment de cuirassiers français du colonel Doumerc, les Suisses étaient presque seuls pour tenir tête à l'armée russe. Dans toute la campagne de Russie, c'est le seul souvenir qui lui échappe, et sa plume semble craindre de faire l'éloge des braves qui sont morts sur les champs de bataille de la Russie pour l'honneur du drapeau français. Si ce n'est pas de l'ingratitude, c'est tout au moins un oubli que nous ne saurions nous expliquer. Pour un historien, oublier les services d'anciens alliés, qui, depuis le règne de François Ier, ne cessèrent de montrer leur fidélité à la France, et qui dans les temps modernes, depuis Lisbonne à la Bérésina, prouvèrent qu'ils savaient vaincre et mourir ; les envisager comme les soldats d'un peuple soumis ; ne pas trouver une phrase, une parole de noble sympathie pour les plus anciens alliés de son pays, ce n'est pas écrire l'histoire d'une grande et douloureuse époque, c'est en proscrire des pages héroïques !

Mais n'interrompons pas notre sujet, nous aurons encore l'occasion d'y revenir. Le maréchal St-Qyr avait été blessé à Polotsk, et le maréchal Oudinot, à peine rétabli d'une blessure qu'il avait reçue dès le commencement de notre séjour dans cette ville, reprit le commandement du deuxième corps d'armée.

Vers la fin d'octobre, nous nous dirigeons lentement du côté de la Bérésina, souvent obligés de répondre aux attaques réitérées des Russes de Wittgenstein. Nous traversâmes le large canal qui communique de la Bérésina à la Dwina. Arrivés à trois journées de marche de Borisow, nous avions encore devant nous le corps de l'amiral Tchitchakoff, de sorte que notre avant-garde et notre arrière-garde étaient continuellement aux mains avec les Russes.

A plusieurs reprises, notre tour arriva, et, selon notre habitude, nous attaquâmes à l'arme blanche. Mais le régiment qui produisait le meilleur effet pendant cette difficile retraite était un magnifique corps de cuirassiers ; je regrette d'en avoir oublié le numéro. C'était, je crois le quatrième. Il était impossible de combattre avec

plus d'intrépidité et d'ensemble. Les charges de ce régiment étaient admirables, et chaque fois qu'il se présentait à l'arrière-garde ou à l'avant-garde, il débâillait le terrain pour quelques heures.

Enfin, nous arrivâmes en vue de Borisow, où nous nous attendions à retrouver l'ennemi en force. Le pont de cette ville, sur la Bérésina, avait été brûlé, mais nous apercevions facilement les vedettes russes sur la rive droite. Nous établîmes notre bivouac près de la Bérésina ; mais ces bivouacs, se trouvant forcément en contact avec la grande armée, nous étaient trop pénibles.

Il était douloureux pour nous, en effet, de voir les débris de cette puissante armée, revenant de Moscou abîmée, et, pour ainsi dire, anéantie par les batailles, les privations et le froid. Je ne pouvais m'empêcher de penser à ce qu'elle était en quittant la France, lorsqu'elle traversait la Prusse en laissant la Pologne ; pleine d'énergie et d'espérance. Nous avions souffert, sans doute, mais nous étions arrivés sur les bords de la Bérésina encore pleins d'ardeur et toujours prêts à combattre ; et, tandis que nous étions encore parfaitement organisés, les débris de tous les régiments de la grande armée entouraient notre camp, pressés par la faim, décimés par le froid et les maladies ; demandant quelque soulagement à leurs douleurs, et ne trouvant auprès de nous que quelques aliments pour les empêcher de mourir de faim. Dès ce jour, nous commençâmes à comprendre dans quel abîme de misère nous pouvions nous trouver. Jusqu'alors nous n'avions manqué de rien. Nous avions des vêtements chauds et en bon état ; nos chaussures étaient neuves. Notre division avait trouvé un convoi considérable de vêtements, à destination d'un corps polonais qui n'était plus là. Pour ce qui me concernait particulièrement, j'étais à une journée de Polotsk, lorsque mon chien découvrit, près d'un vieux château, une vaste cachette, remplie de bons vêtements de laine, de vivres et de liqueurs de toute espèce. Mon chien d'arrêt était un précieux animal. Je me souviens, et il y a longtemps de cela, qu'il s'arrêtait court devant un monceau de branches coupées ; j'avais beau l'appeler, il ne voulait pas en démordre ; enfin au mot : cherche ! il se mit à gratter la terre. Mon domestique m'accompagnait, et, en creusant un peu, nous découvrimmes des caisses d'excellents vêtements d'hiver, des provisions de bouche, et tout cela à quelque distance du bivouac. Nous refermâmes la cachette, car dans ce moment, nous ne savions pas trop à quoi toutes ces richesses, pourraient nous servir.

(A suivre).

Pour la rédaction :  
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

**Adresses utiles**

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



**POUR OBTENIR DES MEUBLES**

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

**MEUBLES PERRENOUD**

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT

**Restaurant GAVILLET**  
PLACE DU PONT, 3, au 1<sup>er</sup>

Annexionement : Coq d'Or, Angle Innovation  
Téléphone : 22.340

**RADIO GÉNÉRALE**  
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920  
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois